

Études littéraires africaines

Éthiopiennes

Peter Thompson



Numéro 40, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036024ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036024ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thompson, P. (2015). Compte rendu de [Éthiopiennes]. *Études littéraires africaines*, (40), 265–266. <https://doi.org/10.7202/1036024ar>

d'intéressantes perspectives sur la façon dont le politique s'articule aux formes littéraires.

Beaucoup de pistes sont ainsi ouvertes par cet ouvrage volumineux, entièrement consacré à un seul roman. On peut regretter que les contributions soient classées dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, ce qui ne permet pas de faire apparaître les lignes de force de l'ouvrage et semble inviter à une consultation par grappillage. Signalons enfin l'insertion très utile de deux index (des auteurs et des œuvres). Ils nous permettent de prendre la mesure de la constellation littéraire qui se construit progressivement autour de ce roman de plus en plus incontournable.

■ Xavier GARNIER

Revue

ÉTHIOPIQUES

Le n°92 d'*Éthiopiennes* (1^{er} semestre 2014, 263 p.) est intitulé *De la Négritude à la Renaissance africaine*. Il se propose de balayer un large champ théorique. À l'instar de la revue *Transition* (Harvard Un., Cambridge, MA), la *Revue négro-africaine de littérature et de philosophie* de Dakar, qui se situe à la croisée de la philosophie, de la sociologie, de l'anthropologie et des études de littérature et d'art, réalise son programme pluridisciplinaire grâce à une série de comparaisons, de synthèses et de chronologies bien utiles.

C'est Abdoulaye Keïta, dans son article « Renaître en sa langue », qui commence par préciser les définitions indispensables. Il déplore un certain flou dans la définition de la Renaissance africaine : « Les acceptations vagues fleurissent ainsi comme de la mauvaise herbe dans le champ pourtant très fertile des études africaines » (p. 1). Il insiste ensuite sur les limites de la Négritude (« [L]a Renaissance africaine ne sera pas fille de la Négritude », p. 6) et préconise des « réactions » utiles contre la Francophonie comprise comme une hégémonie. Pour ce faire, comme plusieurs autres contributeurs, il cite Senghor, Césaire, Mbembe et Cheikh Anta Diop, mais également des textes essentiels comme *Les Épopées d'Afrique noire* de Kesteloot et Dieng. Il oriente finalement son argument vers la question de la langue. Ibrahima Sow, quant à lui, contribue au débat dans la rubrique « Philosophie, sociologie, anthropologie » par un commentaire politique portant sur la Renaissance africaine. En se

référant aux classiques consacrés à la culture africaine, ainsi qu'à *Lumières noires de l'humanité* d'Oumar Dioume et à *Un destin pour l'Afrique* d'Abdoulaye Wade, son article propose « l'édification des États-Unis d'Afrique » (p. 141) et insiste sur le fait que la Renaissance ne saurait être envisagée sans la mise en place d'un « État fédéral africain » (p. 141).

Ce numéro, dans l'ensemble, est bien conçu, soigneusement édité et très stimulant. Son principal intérêt est sa tentative de synthèse (plus ou moins aboutie en fonction des articles). En le parcourant, on s'achemine – quoiqu'assez difficilement – vers une sorte de conciliation entre les valeurs originales de Damas (Hanéta Vété-Congolo), Césaire et Senghor (Ibrahima Diop), et les appels actuels au féminisme (Ngozi O Iloh et Osas Emokpae-Ogbebor), aux « langues nationales » et à la créolité (Cheikh Kassé). La Négritude et sa « civilisation de l'universel » (Diop) pourrait-elle, de par sa ressemblance avec l'universalité (*Weltliteratur*) de Goethe, concilier tous ces éléments et servir de cadre à la Renaissance africaine ? Ou ne serait-elle, comme l'affirme Abdoulaye Keïta, qu'une étape de celle-ci ?

■ Peter THOMPSON

PRÉSENCE FRANCOPHONE

Publié avec un peu de retard en 2015, le n°83 de la revue dirigée par Ambroise Kom propose, en fin de volume, une étude consacrée par Claire Dehon à Bernard Binlin Dadié, qualifié de « père de la littérature en Côte d'Ivoire » : belle occasion pour passer en revue l'ensemble d'une œuvre qui ne se réduit pas à *Climbié* ni au *Pagne noir*, ses titres les plus lus.

L'essentiel de cette livraison consiste toutefois en un portefeuille d'études présenté par Jean-Pierre Karegeye et intitulé *Lieux discursifs du génocide au Rwanda* ; on y revient, vingt ans après, sur le génocide « au Rwanda » de 1994, sur ses antécédents, ses suites et ses représentations. Même s'il a déjà fait couler beaucoup d'encre, le sujet reste difficile, d'où sans doute l'utilité d'y revenir au-delà de la simple commémoration, quitte à ne pas innover à toutes les pages.

Certains articles méritent cependant d'être mis en évidence pour leur intérêt particulier. Ainsi, Charles Sugnet étudie un film très singulier : *Matière grise*, réalisé par Kivu Ruhorahoza, ainsi que sa réception ; celle-ci pose le délicat problème de l'innovation esthétique, ou tout simplement celui de la forme, dans des productions artistiques qui sont supposées avant tout véhiculer un « sens », une